

LE CASTELLAS DE ROQUEMARTINE A EYGUIERES

Un site oublié

Le site du Castellas de Roquemartine se trouve au nord de la commune d'Eyguières (Bouches-du-Rhône). Les ruines du château sont perchées sur une éminence rocheuse (214 m) à l'extrémité du massif du Défens. Ce massif est séparé de la chaîne des Alpilles par deux passages encadrant le Mont-Menu (306 m) appelés pertuis de Saint-Pierre-de-Vence-Roquemartine. Ce pertuis, très important pour l'histoire du site, fut utilisé par la Durance pour se déverser dans la Crau, avant de passer par le pertuis de Lamanon, puis de se jeter dans le Rhône.

Le Castellas jouit ainsi d'une position stratégique incomparable. Non seulement il contrôle l'un des principaux passages entre la basse vallée de la Durance et le sud des Alpilles avec une vue qui s'étend, sur l'axe nord-sud, du Mont Ventoux à la Méditerranée, mais il dispose d'un site défensif naturel de grande qualité puisque le château est entouré sur les trois côtés par des falaises. Le château n'est pas perdu dans un site inhospitalier et inaccessible ; pourtant il n'a jamais été l'objet de la moindre étude¹. L'intérêt du Castellas n'est pourtant pas négligeable, sa construction en fait l'un des précieux jalons de l'histoire de l'architecture militaire en Provence. L'absence de documents d'archives concernant directement Roquemartine a freiné un grand nombre de recherches. Il a fallu y remédier en analysant les textes relatifs aux familles qui possédèrent le château, et en effectuant une analyse archéologique poussée du monument. Des fouilles auraient été nécessaires pour préciser la chronologie que nous proposons dans ces pages mais elles ne purent être envisagées.

1. Seul un petit article a été publié par Henri-Paul EYDOUX dans *Monuments méconnus*, T. IV, Languedoc et Roussillon, Paris, 1979.

Mise en place des structures au XI^e siècle

La première mention de Roquemartine ne paraît qu'à la fin du XI^e siècle. Ce terroir de basse Provence Occidentale entre pourtant dans l'histoire dès 1044 avec Pons d'Eyguières qui tient une place importante dans la cité d'Arles². En 1069 Imbert d'Eyguières, Jabert de Lamanon et plusieurs membres de la famille Isnard avec à leur tête Pierre Isnard donnent l'église de Saint-Pierre-de-Vence aux chanoines de Saint-Ruf, nouvellement installés à Eyguières. L'église, située au pied du Mont-Menu, forme avec son territoire une bande coincée entre celui d'Eyguières et celui de Roquemartine. Ce n'est qu'en 1098 que l'évêque d'Avignon Arbert vient confirmer la donation en consacrant l'église reconstruite et en lui adjoignant un cimetière³.

C'est en cette fin du XI^e siècle qu'apparaît Roquemartine. Raimond et ses frères Gérald et Pons, voulant partir pour la première croisade, vendent leur part de dîme sur le *Castrum de Roca Martina*⁴, avec le consentement de leurs seigneurs Aichard et Geoffroy Gérald de Brignoles. La vente s'effectue par l'intermédiaire de Guillaume prêtre de Mazaugues (Var, arr. de Brignoles) au profit de l'abbaye Saint-Victor-de-Marseille.

Ce texte est très important puisqu'il nous révèle l'existence d'un *castrum* à Roquemartine et d'une église Sainte-Marie située *in territorio ipsius castrum, prope moenia*. Cette dernière phrase nous indique donc qu'il existait à Roquemartine, à la fin du XI^e siècle, une fortification en dur près de laquelle se trouvait placée l'église.

Une question reste à résoudre : l'emplacement décrit dans la charte de Saint-Victor est-il bien le même que celui du Castellas ? Si l'église Saint-Sauveur (dont le vocable ancien est bien celui de Notre-Dame) est située près du rempart, il existe une autre chapelle portant le vocable de Notre-Dame sur le territoire de Roquemartine.

Notre-Dame-des-Anges est située à l'est du Castellas, dans la plaine marécageuse sur une petite éminence rocheuse, à l'emplacement d'un site gallo-romain. Des tombes rupestres entourent l'édifice aujourd'hui entièrement ruiné, il ne reste qu'une travée et demie du mur nord de la nef, datable de la fin du XII^e siècle. Une carrière moderne a amputé une partie du rocher sur lequel était installée l'église. Il ne reste aucune trace de fortification visible, mais la typologie du site correspondrait mieux à celle des premières fortifications de l'an mille que l'on trouve fréquemment sur des petites buttes en zones de plaines. Là encore, seules des fouilles archéologiques permettraient d'apporter une réponse satisfaisante.

2. M. GUERARD, *Cartulaire de l'abbaye Saint-Victor de Marseille*, Paris, 1857, n° 166.

3. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 17G4, f° 45.

4. M. GUERARD, *op. cit.*, n° 1096.

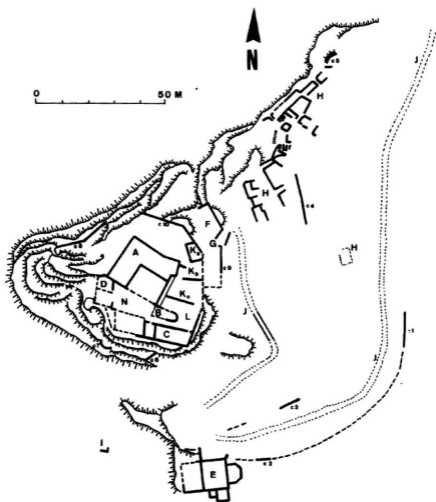


Fig. 1 : Plan d'ensemble du site du Castellars de Roquemartine, J.-P. NIBODEAU d'après des vues aériennes verticales.

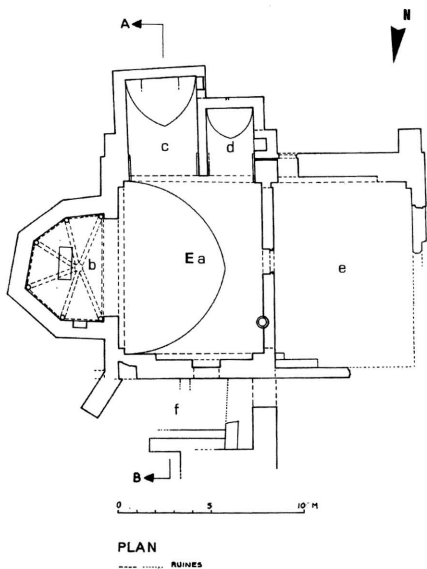


Fig. 2 : Plan de l'église Saint-Sauveur. Relevé N. PEGAND, Inventaire Général, 1987.

L'ÉGLISE PRIEURALE (fig. 2 et 3)

Le prieuré Sainte-Marie-de-Roquemartine est peu mentionné dans les textes. A l'exception de quelques confirmations papales au XII^e siècle et mentions dans le pouillé du diocèse d'Avignon aux XIV^e et XV^e siècles, un seul acte est conservé dans le fond de Saint-Victor : il concerne la prise de possession du prieuré, en 1433, par Pierre de Naples⁵.

Installé au sommet d'un petit col qui sépare le château du reste du massif du Défens, l'édifice est une construction assez simple. La nef comprenait deux travées sans bas-côtés. La travée ouest ayant été détruite anciennement, un mur fut bâti pour fermer la seconde travée, réduisant l'édifice de moitié. Le chœur est de forme pentagonale irrégulière. Sur le côté sud sont venues se greffer deux petites chapelles de plan rectangulaire. Au nord, des fouilles clandestines anciennes ont mis en évidence les restes d'un avant-corps dans lequel il est possible d'identifier un porche abritant une entrée aujourd'hui murée. Cette porte est surmontée d'un arc en plein-cintre dont la clé, qui est un réemploi, est ornée de motifs géométriques gravés : au centre une rosace à six branches inscrite dans un hexagone est encadrée par des doubles cercles sur l'un desquels se superpose une croix. Une autre porte existe sur le côté sud, à l'ouest du contrefort central. Beaucoup plus petite que la précédente, elle est surmontée d'un arc en plein-cintre. Il ne semble pas y avoir eu d'ouverture à l'ouest, sauf dans le mur moderne qui sépare la nef en deux. La nef était ornée de grandes arcades aveugles dont l'arc légèrement brisé repose sur des piédroits soulignés par une imposte. Une corniche de même profil marque la naissance de la voûte en berceau brisé qui couvrait la nef. La toiture posée sur l'extrados de la voûte était faite de grandes dalles calcaire.

Le chœur pentagonal s'ouvre sur la nef par un arc triomphal. Il est couvert d'une voûte d'ogives à six quartiers rayonnants. La retombée des arcs formets, placée dans un angle de l'abside, repose sur un chapiteau mouluré et une colonne en calcaire blanc installée sur une haute base prismatique. Ce système de couverture avec ses supports est postérieur à la construction de l'abside. Une petite fenêtre à arc en plein-cintre a été bouchée lors du voûtement, il fut alors nécessaire d'en ouvrir une autre, de forme rectangulaire, un peu plus haut placée. De l'autel situé au centre du sanctuaire, il ne reste plus qu'un massif de maçonnerie de 1,75 m sur 0,75 m et des dalles de calcaire éparses.

Les chapelles latérales sud sont de dimensions différentes : 5,80 m sur 5,00 m pour la plus grande et seulement 4,20 m sur 3,70 m pour l'autre. Elles sont voûtées d'un berceau brisé. Leur construction a entraîné la création de larges ouvertures dans le mur sud de la nef. La plus grande des chapelles possédait un autel dédié à Saint-Symphorien⁶. L'autre abritait un caveau sous son sol de dalles. Le caveau,

5. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1H455.

6. Bibliothèque municipale d'Avignon, ms. 1732, f^o 429 v^o et 430 : Visite pastorale de Monseigneur Gontéri, 18 mai 1708.

pillé de nombreuses fois par des clandestins, a pu appartenir aux seigneurs du château. Un décor peint ornaît cette chapelle : au-dessous d'une corniche ornée de motifs géométriques s'observe une tenture de couleur décorée d'écus. La voûte de couleur bleu foncé imite un ciel où scintillent des étoiles. Un panneau à scène figurée se superpose au ciel sur la partie est de la voûte (fig. 4). Sur un fond blanc bordé de brun a été représentée une crucifixion. Le Christ en croix occupe le centre entouré à sa droite par la Vierge et à sa gauche par saint Jean. Près de Marie un petit personnage à tonsure semble drapé dans son vêtement. Au-dessus de la croix la lune et le soleil se font face à face. Le pathétique de la scène est renforcé par l'abondance de sang qui s'écoule des plaies du Christ et par l'affliction des personnages.

La robustesse de l'église devait être bien imparfaite puisqu'elle nécessita de nombreuses réfections et consolidations. Le mur sud (qui doit appartenir à une restauration) possède trois contreforts. Le mur nord pourtant bâti à même le roc a dû être épaulé par un contrefort d'angle et un grossier arc boutant. L'abside a dû être partiellement reconstruite et sa voûte refaite comme nous venons de le voir. La nef a été coupée en deux après l'effondrement de la partie ouest. Tous ces travaux n'ont pas empêché l'écroulement complet du reste de la nef dans les années 1950.

La datation de l'église Sainte-Marie (Saint-Sauveur) est rendue mal aisée par le nombre des réfections et l'absence d'éléments stylistiques bien précis. Toutefois nous pouvons discerner quelques grandes phases. En premier lieu le mur nord avec la porte bouchée doit appartenir à un édifice plus petit datable de la seconde moitié du XII^e siècle ou du début du XIII^e siècle. L'abside pentagonale et le porche devant l'entrée nord appartiennent aux phases II et III attribuables au XIII^e siècle. La phase IV représentée par le mur sud de l'église peut s'interpréter de deux manières. Ce mur étant accolé au mur du chœur, la rupture peut être considérée comme un arrêt dans les travaux avec une mauvaise reprise, ou comme une reconstruction complète du mur après son effondrement. Elle peut donc dater du XIII^e siècle comme les phases précédentes, voire du XIV^e siècle s'il s'agit d'une reconstruction. La destruction de la partie ouest de la nef n'est pas datable en soi mais le mur qui la divise en deux comporte des éléments attribuables au XV^e siècle (porte, fenêtre). Il en est de même pour le contrefort posé sur l'angle nord-est. Les chapelles sud, de par leur décor et la peinture de la chapelle funéraire, sont aussi du XV^e siècle et doivent faire partie d'un programme de réorganisation de l'église. La réfection du chœur (phase VII) et la reconstruction de sa voûte sont certainement postérieures. Le style gothique utilisé pour les ogives et les supports semblent tardifs. Si nous rapprochons la fenêtre haute du chœur et celle de la chapelle sud-est nous pouvons proposer comme datation la seconde moitié du XV^e siècle ou le début du XVI^e siècle. Par la suite, des travaux divers furent effectués aux voûtes ainsi que de menus aménagements comme le laissent entendre les visites pastorales du XVII^e et XVIII^e siècles. L'église semble en ruines en 1628, alors qu'en 1650 elle ne l'est plus : des réparations ont été effectuées⁷.

7. Archives départementales du Vaucluse, 1G302, f^o 476 v^o : « *Eglisia Sancto Salvatore diruta est...* » ; *ibidem*, 1G303, f^o 513 : 13 février 1650.

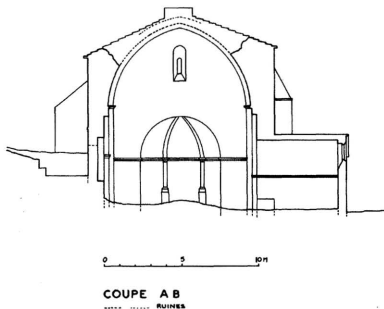


Fig. 3 : Coupe AB de l'église Saint-Sauveur. Relevé N. PEGAND, Inventaire Général, 1987.

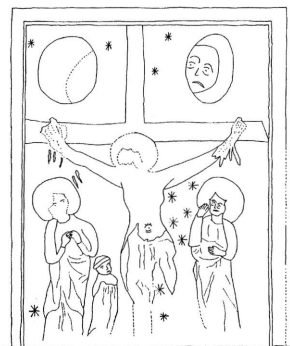


Fig. 4 : Eglise Saint-Sauveur, peinture murale de la chapelle Ed. Relevé J.-P. NIBODEAU.

LE CHATEAU

Les premiers seigneurs de Roquemartine

L'histoire de Roquemartine reste obscure au début du XII^e siècle. Par une confirmation d'Hugues Sacristain au commandeur de Trinquetaille en 1190, nous apprenons que Raimond Catel avait échangé son domaine de Roquemartine avec Hugues Sacristain, père du précédent, avant 1162⁸. Hugues Sacristain père devait déjà en avoir une partie puisque les biens offerts en échange à Raimond Catel ne peuvent correspondre à la totalité du castrum.

L'installation des Sacristain à Roquemartine peut remonter au moins au milieu du XII^e siècle. Lors des guerres baussenques les Sacristain avaient pris le parti des comtes catalans. Ces derniers avaient besoin d'une protection entre leurs domaines de Tarascon, Albaron, Orgon et ceux d'Aix, Brignoles et Seyne. Les Sacristain possédant Sénas et le comte ayant Eyguières, un petit réseau de forteresses faisaient face à l'ouest aux Baux et à l'est à Peire de Lambesc, alliés des Baux.

Les Sacristain avaient aussi le domaine de Beauvezet tout proche. Ils vont rester à Roquemartine jusqu'au début du XIII^e siècle. Le castrum va passer dans la dot de Porcelela, fille de Hugues Sacristain, lors de son mariage avec Peire de Lambesc. Celui-ci étant mort avant sa femme, c'est elle qui transmet en 1221 la seigneurie à ses enfants⁹. Elle lègue la moitié du castrum à son fils Pierre de Lambesc, un quart à sa fille Sibieuda et le quart restant est partagé entre sa fille Azalaïs, Uc Guilhem et les enfants de son fils Raimond de Roquesalve. Azalaïs reçoit en plus 2.000 sous raimondins à prendre sur le péage de Roquemartine. En 1222 un événement important changeait le cours de l'histoire et devait rendre sans suite le testament de Porcelela.

Que reste-t-il comme constructions pouvant appartenir à la période d'avant 1222 ? Peu de choses vraisemblablement. L'analyse architecturale a montré la présence de quelques vestiges dans le donjon (Bâtiment A. Fig. 5 et 7). Deux murs accolés constituent la façade est, celui qui se trouve à l'intérieur du donjon est large de 0,95 m et constitué de moellons régulièrement appareillés. Une ouverture de forme rectangulaire était percée dans ce mur, elle fut bouchée lors de la construction du second mur. Sa hauteur (1,30 m) indique qu'il s'agissait d'une fenêtre. L'autre élément conservé dans le donjon est une citerne. Elle mesure intérieurement 2,50 m sur 3,00 m. Les parois présentent une orientation différente de celles du donjon. Le mur est, le seul visible, est – à la différence du donjon – construit en moellons irréguliers, il est doublé par un arc en plein-cintre. L'intérieur de la citerne est recouvert d'un béton de tuileau de

8. P.-A. AMARGIER, *Cartulaire de Trinquetaille*, Aix, 1972, n° 130, 1162 et n° 132, mars 1190.

9. M. AURELL, *Une famille de la noblesse provençale au Moyen Âge : les Porcelet*, Avignon, 1986, p. 158-9.

très bonne qualité ; elle est couverte d'une voûte en plein-cintre. Le système d'alimentation est pris dans l'épaisseur de la maçonnerie du donjon dont la terrasse sommitale servait à récupérer les eaux de pluies. Ce système est postérieur à la citerne. Son seul accès se trouve situé au milieu de la voûte et s'ouvre dans le sol de la salle supérieure 1Aa.

Des fragments d'enceintes appartiennent aussi à cette première phase de construction. Il s'agit de c.6, c.7 et d'une partie de c.10 (Fig. 1). Elles ont en commun leur mode de construction : des gros moellons mal dégrossis, sans aucun mortier. Les fragments c.6 et c.7 s'organisent pour défendre une rampe naturelle d'orientation est-ouest qui permettait l'accès au rocher par la face sud. La portion de c.10, située au nord du donjon, sert de soutien à une terrasse. Sa construction est identique à c.6 et c.7, en revanche le reste du mur est lié au mortier ce qui indique qu'il a été remonté à une période ultérieure.

Toutes ces constructions sont difficiles à dater sans indice précis. Nous pouvons simplement les situer entre le XII^e siècle et le début du XIII^e siècle.

Destruction et renaissance

En juin 1222 les armées du comte de Provence Raimond Bérenger V, détruisent de fond en comble les châteaux de Roquemartine et de Lambesc¹⁰. Raimond Bérenger V est alors en pleine reconquête de son comté. Après avoir passé sa minorité prisonnier en Aragon, il est ramené en Provence en 1216 par un groupe de chevaliers avec à leur tête Pierre Augier. En 1221 ce dernier reçoit la terre d'Eyguières en fief¹¹. C'est aussi à cette époque que Raimond Bérenger se débarrasse de Guillaume de Sabran et resserre les liens avec Forcalquier. Sa politique de reconquête de la Provence le conduit à installer des fidèles dans des fortifications qui ont une importance pour sa stratégie. Il en est ainsi pour Pierre Augier et peut-être pour Albe ou Albeta de Tarascon qui se voit confirmer, le 28 décembre 1237, des droits sur son château de Roquemartine¹². Albe était un chevalier de Tarascon dont la famille d'origine n'est pas connue. Ce nom apparaît pour la première fois en 1203¹³, mais il s'agit peut-être de son père. Albeta est simple témoin dans des actes comtaux à partir de 1218-1219¹⁴, puis il suit le comte dans ses déplacements ; il est ainsi dans la région de Grasse et de Vence en 1222¹⁵. La même année, il est baile de la baillie d'Outre-

10. J.-H. ALBANES, « Chronique de Saint-Victor », *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'Ecole Française de Rome*, VI, 1886, p. 320.

11. F. BENOIT, *Recueil des actes des comtes de Provence appartenant à la maison de Barcelone, Alphonse II et Raimond Bérenger V (1196-1245)*, Paris, Monaco, 1925, p. 129-130, 30 août 1221.

12. *Ibidem*, p. 353, n° 274, l'acte original n'est pas conservé.

13. *Ibidem*, p. 28, n° 27.

14. *Ibidem*, p. 120, n° 35.

15. *Ibidem*, p. 158-159, n° 60, 11 septembre 1222.

Siagne, où il a le pouvoir de déléguer un juge pour rendre des sentences¹⁶. On le retrouve ainsi près de quarante fois dans les actes comtaux publiés par Fernand Benoît. Il est souvent associé à Raimond Gantelme et Romée de Villeneuve. « Il est, parmi les conseillers et tous ceux qui ont appartenu à la cour comtale dès le début du règne de Raimond Bérenger, l'un des seuls, avec Guillaume de Cotignac et Romée de Villeneuve à être encore présent en 1245 auprès du comte »¹⁷. Il joue tour à tour le rôle de conseiller, de médiateur, d'ambassadeur auprès du roi d'Aragon en 1231 et de tuteur de la quatrième fille de Raimond Bérenger. Il prête parfois de l'argent au comte.

Albe meurt en 1258 ou 1259, laissant une veuve, Laudune, et trois enfants Bertrand, Charles et Laudune¹⁸. Jamais les descendants d'Albe ne retrouveront une position aussi favorable que la sienne. On constate dès la fin du XIII^e siècle et tout au long du XIV^e siècle que le patrimoine constitué par Albe se morcelle et que des difficultés juridiques et économiques surgissent. Il nous faut nous arrêter sur le péage de Roquemartine qui fut l'objet d'importantes contestations avec les habitants d'Orgon entre 1260 et 1355. Les jugements et enquêtes heureusement conservés¹⁹, nous renseignent sur ce péage institué au profit d'Albe de Tarascon qui bénéficie ainsi de sa position privilégiée auprès de Raimond Bérenger V. En 1221, lors de sa première mention, le péage semble limité à Roquemartine, il existe alors d'autres péages voisins : à Eyguières (pour le comte), à Sénas et à la Bastide (pour les Porcelet) et à Orgon (pour partie au comte). Or, dans l'enquête de 1354-1355 les limites du péage sont bien définies : celui-ci s'étend sur une vaste zone qui va du bac de Gontard sur la Durance (près de l'abbaye de Silvacane) au défilé de Peire-Male entre Glanum et les Baux, en incluant le péage d'Orgon et une partie de son bac sur la Durance. Aussi étonnant que cela puisse paraître, ce péage contrôle toute la circulation nord-sud dans la basse vallée de la Durance entre Avignon et Aix-Marseille d'une part et entre les régions d'Apt-Carpentras et Aix d'autre part. Peu de temps après la mort d'Albe le péage était déjà contesté, ce qui montre que les droits anciens avaient été spoliés et qu'ils étaient encore présents dans les mémoires. Un tel péage avait du procurer à son possesseur des revenus considérables qui, on le verra plus loin, lui permirent entre autre de réaliser un ensemble architectural sans comparaison pour l'époque.

Nous ne nous étendrons pas ici sur la généalogie des seigneurs de Roquemartine. Elle est assez complexe et surtout très fragmentaire pour les

16. *Ibidem*, p. 159-162, n° 62, 12 novembre 1222, Grasse : « ... *Domino Albeto, bajulo domini Raimundi Berangarii...* »

17. C. ARDISSON, *Etude sur l'entourage des comtes de Provence appartenant à la Maison de Barcelone*, D.E.S., Aix-en-Provence, oct. 1967, p. 22. L'auteur l'identifie comme l'un des plus importants conseillers de Raimond Bérenger V avec Romée de Villeneuve.

18. L. BARTHELEMY, *Inventaire chronologique et analytique des chartes de la Maison de Baux*, Marseille, 1882, p. 122-123, n° 426.

19. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, B 1137.

branches latérales. Elle pourrait être l'objet d'une étude à elle seule, nous préférons renvoyer à la généalogie du baron du Roure, même si celle-ci présente de nombreuses lacunes ou erreurs²⁰.

Le seul événement historique d'importance, qui soit venu animer l'histoire du Castellat, est la prise de celui-ci par Etienne Augier dit Ferragut avec sa bande de Tuchins en 1384. Ceux-ci menacent Arles à plusieurs reprises²¹. Après eux, le château est occupé, on ne sait comment, par Raimond Roger, vicomte de Turenne. Celui-ci, largement possessionné en Provence, vient d'entrer en conflit avec le pape Clément VII et avec la reine Marie de Blois. C'est une guerre longue et ruineuse qui s'engage. Marie de Blois réussit à faire occuper les places de Raimond de Turenne en juillet 1390, à l'exception des Baux. Lors des Etats réunis à Aix en juillet 1391, le comte de Provence restitué à Raimond de Turenne les places qu'il occupait avec une forte indemnité contre la promesse que ce dernier cesse toute hostilité et licencie ses troupes. Mais avant la fin de 1392 les hostilités reprennent. Les sièges se succèdent à Roquemartine et aux Baux, sans grands succès, malgré l'emploi de machines de jet et la levée de troupes importantes²². Au cours de l'année 1399, Jean le Meingre dit Boucicaut, maréchal de France, gendre de Raimond de Turenne, s'allie à Marie de Blois et à Louis II. Il libère, en achetant les défenseurs, les places des Baux et de Roquemartine²³. Le castellat est alors rendu aux Albe qui en étaient privés depuis 1384.

ETUDE ARCHITECTURALE

La pauvreté des documents et des faits historiques nous amènent à l'étude archéologique de l'architecture. Nous avons déjà observé des vestiges antérieurs à la construction du corps de bâtiment A et nous avons montré qu'ils étaient vraisemblablement antérieurs à la destruction du site en 1222.

a) *Le donjon* (Bâtiment A, fig. 5-7).

Ce bâtiment constitue l'œuvre maîtresse du château. Il occupe la partie sommitale du rocher et ses fondations en suivent la dénivellée. Sa forme primitive est un quadrilatère presque régulier d'environ 20,00 m de côté, avec une tour quadrangulaire demi-hors-œuvre sur l'angle nord-est. La hauteur maximale est

20. A. DU ROURE, *Généalogie de la Maison d'Albe*, Paris, 1906.

21. L. STOUFF, « Une ville de Provence entre Charles de Duras et les Angevins. L'entrée des Tuchins dans Arles le 24 juillet 1384 », dans *1388, la dédition de Nice à la Savoie*, Paris, 1990.

22. G. DE VALBELLE, *Mémoire de Messire Geoffroy de Valbelle*, Aix, 1891 (d'après une traduction pour le R.P. François, capucin, publiée vers 1730 à Aix avec la fausse date de 1621. Original manuscrit de 1415 ?).

23. E. LEROY, *Les archives communales de Saint-Rémy-de-Provence des origines au XVI^e siècle*, Bergerac, Saint-Rémy-de-Provence, 1949-1953, 4 vol. ; n° 195, p. 314-319.